

C. D. KATAIA

LA TERREUR BOURGEOISE EN FINLANDE



ÉDITION DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE
BUREAU DE PÉTROGRAD, SMOLNY, 32 :: :: :: :: N° 25—1919

Prix 2 r. 50 kop.

LIRE

L'INTERNATIONALE COMMUNISTE

ORGANE OFFICIEL DU COMITÉ EXÉCUTIF
DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE

Paraît simultanément en Russe, Français, Allemand, Anglais.

Rédaction: Pétrograd, Smolny, cabinet de G. Zinoviev.
Administr.: Pétrograd, Smolny, ch. 32.

Éditions Françaises de l'Internationale Communiste:

- | | |
|---|------|
| 21. René Marchand—Pourquoi je me suis rallié à la formule de la Révolution Sociale | 2.— |
| 22. Zinoviev—La III-ème Internationale | 1.50 |
| 23. Henri Guilbeaux—Le Mouvement Socialiste et syndicaliste en France pendant la guerre (1914—1918) | 2.50 |
| 24. Zinoviev—N. Lénine, sa vie et son activité | 2.— |
| 25. Kataïa—La terreur bourgeoise en Finlande | 2.50 |
| 26. La Russie, des Soviets et les Peuples du Monde (préface de M. Gorky) | 4.— |
| 27. L. Trotsky et G. Zinoviev.—Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg | 0.— |
| 28. Un Communiste—L'Oeuvre des Soviets et la guerre inavouable | —50 |

Soldat, Marin, Ouvrier, Camarade Français!

L'Entente maintient depuis de longs mois, autour de la Russie révolutionnaire un blocus implacable qui a pour but de réduire par la famine et par l'isolement les ouvriers et les paysans socialistes russes.

Aucune nouvelle d'Europe ne peut nous parvenir directement. Et pendant qu'on nous calomnie quotidiennement dans toute la grande presse européenne, nous ne pouvons donner à l'étranger aucune information exacte sur ce que nous voulons, sur ce que nous faisons. Nous sommes bâillonnés en présence de nos ennemis.

Si tu veux servir selon tes moyens la cause de la vérité fais lire cette brochure et fais la parvenir dans ton pays à tes amis, aux journaux, aux militants révolutionnaires.

C. D. KATAYA.

**LA TERREUR BOURGEOISE
EN FINLANDE**



ÉDITIONS DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE
PÉTROGRAD, SMOLNY, 32. — No 25. — 1919.



I. LES DERNIERS COMBATS. Dès qu'il devint certain, au printemps de 1918, que les hordes disciplinées des bourreaux de l'impérialisme allemand intervenaient aussi contre le prolétariat révolutionnaire de Finlande, la continuation de la lutte révolutionnaire cessa de pouvoir se justifier par l'espoir de porter aux forces unies des gardes blancs finlandais, suédois et allemands un coup décisif.

La garde rouge reçut donc l'ordre de se replier en combattant vers l'est, dans des directions déterminées.

Mais cette retraite échoua, l'ordre qui en fut donné n'ayant pas été exécuté assez strictement. Là en effet, où, au front, la situation était favorable, on ne voulut pas se croire à l'ordre de retraite et on en différa l'exécution. Là où la situation était critique, au contraire, on s'y conforma sans perdre de temps, mais les lenteurs et même parfois la mauvaise volonté évidente apportées dans son exécution par les secteurs voisins entravèrent considérablement la manœuvre. L'ensemble du front ne se rendit compte que trop tard de la véritable situation, si bien qu'au lieu d'une retraite militaire organisée qui aurait pu, comme on l'espérait, sauver des dizaines de milliers de combattants révolutionnaires, ce fut une débâcle sanglante avec des corps à corps désespérés.

Les Allemands débarqués à Hangö prirent Hekenes et s'avancèrent aussitôt jusqu'à la station de Karis. La petite batterie d'Alberg située à proximité d'Helsingfors fut bientôt entre leurs mains et ils soumièrent Helsingfors à un double bombardement du côté de la terre et du côté de la mer.

Bientôt commença l'attaque contre Helsingfors. La bataille ensanglanta les rues. „L'ordre“ des gardes blancs apparut aussitôt dans toute sa beauté. Pendant les combats dans les rues, les gardes blancs *obligèrent les femmes et les enfants à marcher devant eux* les mains en l'air. Quand les bras se fatiguaient on pouvait appliquer les mains sur la tête. Les bourreaux torturèrent ainsi leurs victimes pendant *cinq heures* entières. Il y avait en tout 150 femmes et enfants, 50 à peine survécurent. La plupart des femmes et des enfants tombèrent sur le grand pont d'Helsingfors qui sépare le centre de la ville des quartiers ouvriers. Les gardes blancs exigèrent que les gardes rouges qui occupaient de l'autre côté du pont une position défensive se rendissent dans le délai d'une demi-heure. Les rouges refusèrent. Le combat s'engagea. Les blancs obligèrent les femmes et les enfants à marcher devant eux. Les cris déchirants des mères et de leurs petits dominèrent le crépitement des mitrailleuses et les feux de salves. Mais personne ne put arracher les infortunées victimes des mains des tortionnaires et leurs cadavres s'entassèrent sur le pont appelant sur la bourgeoisie la vengeance et la mort...

Les gardes blancs agirent avec la même cruauté lors de la prise des casernes d'Abo à Helsingfors. Quantité de femmes et d'enfants des environs de la ville s'étaient réfugiés dans ces casernes. Ayant cerné les casernes les gardes blancs n'en laissèrent sortir personne et les réfugiés périrent tous sous les balles, étouffés par la fumée ou brûlés. Longtemps après cette affreuse tuerie la puanteur des cadavres en décomposition répandit une odeur infecte tout autour de ces casernes. Au cours des combats d'Helsingfors la belle maison de l'Association Ouvrière eut particulièrement à souffrir. Le 12 avril quand les Allemands arrivèrent, ils tirèrent à mitraille contre la tour recouverte de cuivre de Maison Ouvrière. Comme les défenseurs ne se rendaient pas, le bombardement reprit le jour suivant. Le résultat fut que l'intérieur prit feu. Dans les quartiers d'Allemagne et de Kallio, plusieurs maisons furent incendiées.

A la fabrique de tabac de Borgström, 175 ouvrières qui s'étaient retranchées, se défendirent héroïquement contre les troupes de terre des gardes blancs et les forces navales allemandes. On raconte que la plupart de ces vaillantes femmes tombèrent pendant la défense des quartiers ouvriers de Serness (partie de la ville d'Helsingfors qui est peuplée d'ouvriers). Des jeunes femmes, appartenant aux groupes de la jeunesse se distinguèrent aussi.

Le journal *Svenska Dagblatt* raconte que lors de la prise d'Helsingfors 40 „femmes rouges“ furent faites prisonnières. Elles avaient,

dit-on, des armes et, pour cette raison, „elles furent conduites sur la glace et fusillées sans jugement“.

Lors de la prise du théâtre suédois d'Helsingfors, les blancs obligèrent les gardes rouges prisonniers à les précéder. Plusieurs dizaines de prisonniers tombèrent ainsi dans cette affaire.

On peut se faire une idée des horreurs commises par les gardes blancs, lors de la prise d'Helsingfors, d'après une liste qui a été publiée par un journal bourgeois. Dans les rues d'Helsingfors, dans les jardins et dans les hôpitaux on ramassa *en un jour* environ 300 cadavres de personnes qui purent être identifiées et parmi lesquelles se trouvaient beaucoup de femmes et d'enfants. Il y avait en outre de nombreux cadavres qui sont demeurés inconnus. Mais ces lourds sacrifices et l'héroïque défense des ouvriers révolutionnaires d'Helsingfors ne purent ni sauver ces derniers, ni faciliter sensiblement la retraite des autres groupes de l'armée rouge vers l'est.

Ce ne fut que dans la seconde quinzaine d'avril que la retraite put s'accomplir enfin. Les groupes des gardes rouges de l'ouest et du sud-ouest de la Finlande reculèrent vers l'est suivis de fuyitifs. Ces derniers en assez grand nombre se rassemblèrent entre Tavasthus et Lakhtis. Les gardes rouges en retraite ne réussirent que péniblement à se frayer un chemin parmi eux. Les routes et même les forêts étaient encombrés d'hommes, de femmes, d'enfants, de chariots, d'approvisionnements que l'on transportait même

de Bjernborg et de Raumo par wagons entiers. Les gardes blancs poursuivaient immédiatement les fuyards.

Quand commença la retraite vers Tavasthus, l'opinion dominait parmi les détachements rouges, par suite de l'insuffisance des renseignements, que le chemin était encore libre par Lakhtis. Mais on s'aperçut ensuite qu'il ne l'était pas. Les détachements entourés par l'ennemi, furent pris de panique. Et les gardes blancs firent leur sanglante besogne. Une horrible tuerie eut lieu près de Tavasthus au village d'Idianpia. Les gardes blancs ouvrirent sur la route couverte de fugitifs un feu d'artillerie qui l'arrosa littéralement de shrapnells. Les constructions s'écroulaient sur la route où se pressaient les fuyards; les shrapnells faisaient de terribles ravages. Ce fut une débâcle sans nom. En vain les groupes des gardes rouges tentèrent-ils de se frayer un chemin. La route était encombrée par une cohue en marche; les hommes et les chevaux tués formaient partout des tas énormes. „Fallait-il qu'ils aient envie d'aller en Sibérie!“ écrit ironiquement le correspondant assoiffé de sang d'un journal blanc.

Nos détachements, au cours de leur avance, s'approchèrent tout près de Lakhtis. Notre flanc gauche était formé de bonnes troupes et se battait bien. Mais sur le flanc droit, qui entourait Lakhtis, il y avait des contingents qui ne tenaient pas. Le front de combat se resserra donc bientôt, dès que le flanc droit eut reculé vers Lakhtis.

Les rouges entreprirent pourtant contre Lakhtis plus de dix attaques.

Ils furent repoussés avec de grandes pertes. La ville de Lakhtis fut perdue et la route vers l'est, par là, fut coupée. Seul un parti peu nombreux réussit à franchir le front. La garde rouge restée sur place se rendait le 2 mai.

Beaucoup de nos meilleurs combattants tombèrent dans la bataille. Le massacre des prisonniers, ensuite, fut quelque chose d'horrible. On tua sur place tous ceux que l'on trouvait dans la forêt, gardes rouges ou même simplement fugitifs. Les survivants furent internés au camp des prisonniers et, malgré l'impitoyable massacre accompli par les blancs, 10.000 hommes se trouvèrent encore ainsi réunis à Rikhimiaki.

L'ennemi commença l'offensive contre Viborg dans la nuit du 24 avril. Au début ses attaques furent repoussées, mais les blancs reçurent bientôt des renforts importants. Le 27 au matin, ils ouvrirent un feu terrible, à la fois de l'ouest et de l'est. Au soir, notre aile droite qui se trouvait du côté de Kelkalla, commença à fléchir devant des forces supérieures.

La nuit suivante notre front fut rompu à Papoula. On entendit crier que l'ennemi était entré dans la ville. La panique commença et l'assaillant en profita pour s'emparer de la ville dont le sort était déjà décidé.

On ne peut pas trouver de mots pour décrire ce qui se passa alors. L'ennemi accomplit sa sanglante besogne à la lueur des incendies. On fusilla, on massacra les défenseurs de la ville, les militants du mouvement révolutionnaire et même les premiers venus; on tua les prison-

niers par centaines dans les rues, dans les cours, dans les parcs, dans les greniers. On leur enlevait montres, souliers, argent. Les malheureux devaient passer des nuits sans rien pour se coucher et nous ne dirons rien de leur nourriture (beaucoup ne reçurent à manger que le cinquième jour de leur captivité).

Des fortifications d'Ourra, un petit nombre de fugitifs réussit à passer par mer en Russie. Quelques-uns se sauvèrent de Viborg par la route, le reste fut pris par les gardes blancs.

Ainsi se termina la première phase de la guerre des classes en Finlande. L'impérialisme international enfonça ses griffes dans la poitrine de la classe ouvrière finlandaise.

Dans une guerre ouverte, après une campagne de 3 mois, le prolétariat finlandais fut enfin défait et l'impérialisme mondial triompha. Il entreprit alors de se venger dans le sang.

oo

II. APRÈS LA BATAILLE, Pendant les batailles
LE MASSACRE. les gardes blancs s'étaient
comportés plus féroce-
ment que des fauves. La sauvagerie était leur
caractère distinctif.

Mais il ne s'agit pas seulement de cela, et ce n'est même pas ce qui importe le plus.

Dès le début de la guerre des classes, l'assassinat des ouvriers fut théoriquement indiqué et pratiquement calculé, délibérément adopté comme une des formes de la vindicte bour-

geoise, tendant à l'anéantissement de la classe ouvrière.

Pour beaucoup de combattants révolutionnaires en Finlande, ce fait ne devint évident qu'après la révolution. A la vérité, dès le début de la guerre des classes, des bruits circulèrent venant du front sur d'affreux carnages organisés par l'ennemi dans la Finlande septentrionale et centrale. Dans le sud on écouta ces rumeurs avec défiance; on n'y crut pas et c'est pourquoi l'on ne chercha même pas à obtenir rapidement des informations plus précises. Mais maintenant la vérité est partout connue, la classe ouvrière finlandaise tout entière, de l'extrême nord jusqu'à Helsingfors, compte, depuis le premier jour de la guerre, beaucoup plus de victimes que jusqu'à ce jour le prolétariat de n'importe quel pays.

„Aussitôt, — écrit un correspondant, — après la prise d'Uléaborg et de Nicolaïstadt, la tuerie commença. Les meneurs du mouvement ouvrier dans tout le nord de la Finlande furent arrêtés et beaucoup d'entre eux fusillés. Les prisonniers étaient tués, torturés, etc. Le nombre des prisonniers faits par les blancs au début dans les régions dont ils s'emparèrent, atteignait plusieurs milliers. La plupart étaient des ouvriers qui n'avaient pas de raison de s'attendre à être maltraités. Mais il suffisait pour être arrêté d'appartenir à une organisation ouvrière et pour être fusillé, d'y avoir rempli une fonction. Partout sur le territoire occupé par les blancs régnait un arbitraire absolu, tantôt voulu par les autorités

supérieures, comme l'on peut maintenant affirmer avec plus ou moins de certitude, tantôt non expressément ordonné par elles, mais pratiqué avec leur consentement. Ainsi, à titre d'exemple à l'usine de Mantia, les blancs arrêtèrent cinq organisateurs de groupements ouvriers, promirent de conduire ceux-ci à Nicolaïstadt, — et le jour suivant on les trouva égorgés derrière les murs de la prison. Il y avait une femme parmi les victimes. Dans les villes où l'on se battait la vengeance des blancs faisait littéralement le vide. Dans la seule ville de Nicolaïstadt, les marins nous affirmèrent que les blancs fusillèrent 250 d'entre eux. Le nombre des autres personnes fusillées n'est pas connu. A Uléaborg et à Kéni les conseils de guerre de la bourgeoisie condamnèrent à mort de nombreux militants pour le seul fait d'être social-démocrates. Le massacre des socialistes atteignit de telles proportions qu'il finit par ne plus intéresser personne.

Ce fut pour les assassins une excellente préparation aux événements qui devaient se dérouler un peu plus tard dans la Finlande méridionale. Mais la terreur plus sanglante ne commença que lorsque dans sa marche triomphale l'armée blanche, après la prise de Tammerfors, se dirigea vers le sud. Les condamnations furent extrêmement nombreuses et elles terrifient par leur sévérité. Dans le *Journal finlandais illustré*, on a publié la photographie, prise à Tammerfors, d'un monceau de cadavres de rouges; le journal raconte que deux tas longs de 50 mètres comprenaient 1.200 cadavres. Était-ce des cadavres qui

avaient été ramassés dans la ville, ou bien avait-on fusillé un aussi grand nombre de prisonniers? Le journal n'en dit rien.

„Je fus surtout ému — raconte le peintre suédois Paul Myren, à un collaborateur de son journal, quand au cimetière de Tammerfors, on fusilla un jeune homme avec sa jeune femme. Ils montèrent tranquillement sur le talus où ils devaient mourir; ils se tournèrent vers ceux qui allaient tirer et attendirent les balles presque en souriant.

„Dans un endroit, continue Myren, le capitaine dût examiner la liste des prisonniers et s'aperçut ainsi que l'on avait fusillé, sans jugement, 48 personnes, dont une jeune fille de 17 ans coupable d'avoir préparé les repas des rouges“.

Le 4 mai, un contingent de gardes blancs arriva à Kummen et entourra la Maison Ouvrière, siège de l'état-major de l'armée rouge. Les blancs disposèrent autour de la maison 6 mitrailleuses; les rouges furent tous appelés dans la cour et alignés, après quoi on les fouilla et on les désarma. Tard dans la soirée les prisonniers (d'après certains renseignements 1.000 hommes et 60 femmes) furent emmenés sous bonne escorte à Karhulla, où ils durent rester jusqu'au lendemain soir. Le dimanche 5 mai les blancs commencèrent à les fusiller. A l'usine de Karhulla on fusilla 26 hommes. Le dimanche suivant les exécutions continuèrent et se prolongèrent ensuite indéfiniment. D'après les informations mêmes des journaux blancs près de

500 révolutionnaires tombèrent à Kummen presque tous fusillés. D'après des renseignements approximatifs et des notes tenues par les rouges, 43 gardes rouges seulement tombèrent sur le front de Kummen; tous les autres furent tués par leurs geôliers. A l'usine de Voïka, 170 personnes furent passées par les armes. On les chassa comme du bétail vers un enclos de l'école populaire et on les y mitrailla après les avoir ignoblement torturées. Les massacres des ouvriers continuèrent dans les habitations. On tuait les fugitifs, les femmes et les parents des gardes rouges, leurs frères, leurs pères. Tous les militants du mouvement ouvrier qui avaient ou non des fonctions, périrent. Dans la petite ville de Kotke, après que les blancs s'en furent emparés, on fusilla les rouges par centaines. On ne leur demandait même pas leurs noms, on les amenait par groupes vers les lieux désignés pour les exécutions.

Le correspondant du journal „*Dagens Nybeter*“ raconte que lors de la marche des dragons de Neuland, de Iamssia à Toïalla „tous les prisonniers furent fusillés.“ A Tammerfors on arrêta les camarades de Bjernborg, Otto Peitsallo et Takhvo Ruotsalainen. On les amena à Bjernborg. La bourgeoisie locale les accabla de sarcasmes, après quoi on les libéra. A Koumnolla on arrêta aussi le rédacteur du *Social-démocrate* Jukho Rainio. Mais envoyé aussi à Bjernborg il fut fusillé. A Bjernborg même on fusilla Frédéric Lakssolem qui fut pendant de longues années président de la société ouvrière. Les

blancs le tuèrent d'une horrible façon après lui avoir crevé les yeux. Dans cette région et dans les environs, des centaines de socialistes et même des gens qui n'avaient pris aucune part au mouvement et qui n'avaient pas été gardes rouges, tombèrent victimes de la terreur blanche. A Miantisallia les fils d'un paysan pauvre étaient gardes rouges. Ils réussirent à se sauver des mains des blancs. Comme leur père, vieillard de 70 ans, ne pouvait, même dans les tortures, indiquer l'endroit où ils s'étaient réfugiés, ne le connaissant pas, les blancs finirent par le tuer.

Dans la petite ville de Raumo, d'après la description donnée par les journaux bourgeois, on amena dans la matinée du 15 mai, 500 prisonniers qui „reçurent le même jour le châtiment qu'ils méritaient“.

„Quand les Allemands arrivèrent à Helsingfors,—raconte un témoin oculaire—ils y établirent l'ordre allemand. Nous rappellerons qu'au début on n'y maltraita pas trop les prisonniers, ce qui provoqua le mécontentement de la bourgeoisie. Mais quand la garde blanche finlandaise prit le pouvoir, la terreur commença. Les exécutions de prisonniers devinrent pour longtemps, à Helsingfors, le fait divers habituel de chaque nuit.

„Les blancs commencèrent à Helsingfors une véritable chasse aux révolutionnaires; on traqua ceux-ci de maison en maison pour les arrêter et les tuer. Parmi les victimes il y eut beaucoup de femmes d'ouvriers“.

Quand l'armée blanche entra à Helsingfors le 16 mai, on se souvint des prisonniers pour les

fusiller en masse. Lors de la fête de la Trinité à Svéaborg on organisa des exécutions de prisonniers auxquelles furent invitées les notabilités de la bourgeoisie. On voulait montrer publiquement que les condamnés n'étaient pas torturés lors des exécutions et les invités des gardes blancs purent cette fois se déclarer satisfaits.

„Le 14 avril, d'après le récit de témoins, on mitrailla, dans le faubourg de Tälë, à Helsingfors, 200 gardes rouges. Une autre fois, on amena dans un coin perdu de Tälë 6 gardes rouges; ils étaient dans un état effrayant. Les uns avaient les yeux crevés, les autres les oreilles coupées, ou la tête fendue au point qu'on voyait la cervelle. Après de si longues tortures on les fusilla enfin l'un après l'autre. Chacun dû assister d'abord à l'exécution de ceux de ses camarades qui mouraient avant lui. Les bourreaux blancs se délectaient ainsi et continuaient cyniquement leur abominable besogne.

Le 15 mai, 15 prisonniers furent amenés sur un vapeur pour être envoyés à Svéaborg où ils devaient être exécutés. 14 d'entre eux furent liés deux à deux. Le 15-ème, l'écrivain Irmari Rantmalla vêtu d'une pelisse d'hiver se tenait à part sur le pont entouré de gardes. Quand le vapeur s'approcha de l'île de Sandgami, lieu de l'exécution, Rantmalla se jeta par-dessus bord, espérant ainsi se noyer, mais sa pelisse l'empêcha de couler au fond. Les gardes blancs le tuèrent dans l'eau à coups de fusil, puis repêchèrent le cadavre et le portèrent sur le pont. Ils le piétinèrent joyeusement, expliquant que leur victime, par sa

plume avait fait plus de mal que les fusils des gardes rouges. Puis les blancs emmenèrent les autres prisonniers et parmi eux 2 femmes. Peu de temps après les bourreaux regagnèrent le bateau en chantant et rapportant les habits, les souliers, les montres et autres objets pris aux prisonniers. Le journal *Helsingin Sanomat* écrivit que Rant-malla avait été fusillé „en tentant de s'échapper“. Et c'est ainsi que l'on fut officiellement informé de sa mort tragique. Des autres exécutions on ne disait naturellement pas un mot.

Le 31 juillet nous étions informés qu'au camp des prisonniers de Huving des centaines de prisonniers rouges étaient fusillés et que les fusillades continuaient sans interruption.

Dans les environs de Lakhtis, les agissements des gardes blancs furent particulièrement abominables. Un témoin oculaire qui vit de près leurs vengeances, raconte sur les horreurs commises par eux pendant les dernières minutes du combat et après le combat, les faits suivants:

„Quand les cellules de la Maison d'arrêt de Lakhtis furent toutes remplies on nous conduisit (il s'agit d'un groupe de gardes rouges faits prisonniers à Lakhtis) avec des cris et des menaces dans les nouveaux bâtiments de l'usine métallurgique où l'on commença à nous torturer par la faim et le froid. Nous dûmes dormir sur la terre humide et l'on devinera aisément notre état! Les gardes blancs nourrissaient un dessein diabolique en nous enfermant dans cet édifice qui se trouvait à peu de distance de la ligne de feu des rouges. Les blancs déchargeaient

derrière la maison leurs wagons de vivres et de munitions; les Allemands s'abritaient derrière nous.

„Avançant un peu plus tard du côté del'ouest les rouges ouvrirent un violent feu d'artillerie contre la ville. Plusieurs obus tombèrent dans le lazaret de Lakhtis, les canons allemands se trouvant placés à côté du lazaret sous la protection de la croix-rouge.

„Pour chaque obus tombé sur le lazaret on prenait parmi nous 4 socialistes parmi les plus connus, sans se demander s'ils étaient ou non gardes rouges et on les fusillait.

„Après la prise de la ville on nous transféra dans les casernes de Khenalla où l'on amena plus tard encore d'autres prisonniers. Les gardes blancs commencèrent alors à se distinguer d'une façon toute particulière. Dans leur surexcitation de la première minute, ils bourraient les prisonniers de coups de poing et de coups de crosse et les fusillaient ensuite. On amenait les prisonniers par groupes d'environ 200 hommes dans la forêt ou au nouveau cimetière de Lakhtis et l'on plaçait devant eux une mitrailleuse. Ceux qui pouvaient encore se lever étaient achevés à coups de fusil. Les mitrailleuses travaillaient ainsi sans interruption plusieurs heures par jour. Les plaintes et les cris des prisonniers étaient vains. On leur répondait ironiquement: „Vous n'êtes que des diables rouges“. D'après les témoignages des soldats blancs, on fusilla en un seul jour, *avec des balles explosives, près de 200 femmes*, de telle sorte que des lambeaux

de chair et de cervelle étaient projetés dans tous les sens. On obligea les prisonniers à creuser les tombes de ces malheureuses. Une partie d'entre elles furent enterrées au cimetière, mais la plupart en dehors du cimetière, dans des tombes de 20 mètres environ de long sur 2 mètres de large. On les y jeta comme de la sa-laison dans un tonneau. Les prisonniers qui enter-rèrent ces victimes pourraient raconter des cho-ses horribles, mais eux aussi pour la plupart ont été tués“.

.... De Heinolla, Kouvolla, Kivineba, Aaland, Rikhimiki, Saïaino, Ussikirko, Kuollemaniarvi, de Vikhti, de partout enfin arrivaient des nou-velles identiques. La statistique que l'on établira plus tard de ces tueries en masse sera effroyable.

Quand Viborg fut pris par les blancs, la bourgeoisie triomphante descend dans la rue. Survient à l'imprévu un contingent de prison-niers. Ce sont 600 gardes rouges (parmi lesquels beaucoup de citoyens russes arrêtés), que l'on conduit au fossé des fortifications. Ils marchent d'un pas résolu, sous les moqueries, les impré-cations, les menaces de la bourgeoisie. Le groupe de prisonniers parvient au fossé de fortifications. On les aligne sur trois rangs sur le bord du fossé. Sur le bord opposé on établit une mitrailleuse pourvue de son ruban de projectiles. Dans les rangs une certaine inquiétude se manifeste.

„Silence, si vous voulez éviter pire!“ — crie l'officier commandant. Et l'on fait un signe aux mitrailleurs. Les rangs des prisonniers se taisent et la mitrailleuse commence à crépiter. Le

premier rang tombe d'un bout à l'autre fauché comme de l'herbe. Parmi ceux qui viennent de tomber il y a des mouvements, on entend des gémissements. „Le second rang, 6 pas en avant!“ ordonne l'officier et le second rang prend la place de ceux qui sont tombés. Un ordre retentit de nouveau et la mitrailleuse fauche encore un rang de révolutionnaires. Et c'est alors le tour du troisième rang qui tombe pareillement sur les cadavres des deux premiers.

On emporte alors la mitrailleuse et on apporte des pelles pour creuser les fosses des suppliciés. Dans le tas beaucoup se meuvent encore. Beaucoup sont vivants et se tordent dans les affres de l'agonie. Des râles de mourants et des sanglots s'exalent de ce monceau de corps, cependant que les fossoyeurs creusent la fosse.

On jette les suppliciés dans la fosse et on la comble de terre. Ceux qui se tordent et se débattent par trop, sont achevés „par charité“ à coups de baïonnette; mais du fond de la fosse on entend encore monter les sanglots et les râles. Ça et là on voit bouger une main ou un pied, preuve que toutes les agonies ne sont pas encore terminées.

Nous n'avons pas de renseignements exacts sur le nombre total de révolutionnaires de la garde rouge fusillés à Viborg.

Pour le moment, cette horrible énumération des faits suffit. Faute de place nous ne pouvons continuer cette description, même en nous basant *seulement* sur les renseignements *contrôlés* que nous avons reçu de Finlande.

Du nord du pays il ne nous est jusqu'à présent parvenu que des rumeurs atroces.

Tout ce que nous venons de dire prouve dans une large mesure que nous ne sommes pas seulement ici en présence d'une manifestation des bas instincts, dans la masse des gardes blancs incultes et assoiffés de vengeance, mais bien d'un plan défini, calculé. Quand, en février, un journaliste suédois, interviewant le chef du „gouvernement de Vasa“, Heikki Renvalla, lui demanda quels étaient les projets du gouvernement au cas où il remporterait la victoire, ce monsieur répondit que les meneurs du mouvement ouvrier seraient pendus et que la masse des révoltés serait transformée en une classe de parias privés de tous les droits. Cette réponse d'un bourgeois, qui met à nu le fond de son âme, fit, comme on sait, un certain bruit en Europe et surtout dans les pays scandinaves si bien que Heikki Renvalla crut bon de revenir sur ses paroles.

Mais il est certain maintenant que cette déclaration étaient authentique et que tout ce que le pouvoir des gardes blancs accomplit d'atrocités pendant la terreur blanche, faisait partie d'un plan préconçu. Cette opinion est encore confirmée par les informations des journaux bourgeois, qui excitaient alors aux tueries. Quand, parmi les troupes allemandes on remarqua un certain mécontentement du fait des massacres auxquels on les invitait à participer, on se mit en devoir de les „éclairer“. Le journal *Hufvudstadsbladet* publia en langue allemande dans ce but un ré-

sumé des faits de la semaine. Prenons l'un de ces résumés du 6 mai:

„Le châtimeut des voleurs et des assassins est de la plus grande importance“...

Et le journal excite ses lecteurs suédois à la cruauté par les informations suivantes:

„Les troupes populaires ne forment qu'une revendication unanime à l'égard des bêtes fauves de l'armée rouge; ils réclament une condamnation prompte et sévère“.

„Sur ces questions l'opinion de la population des campagnes est identique“.

„Les propriétaires l'ont déclaré du reste dans beaucoup d'endroits: Ce n'est pas la peine que le seim (assemblée) et le gouvernement perdent du temps à condamner ces gens ou à les traiter avec charité“.

„Nous avons maintenant appris à nous battre. Et s'il nous revient que l'on se montre déjà humanitaire, nous saurons bien trouver le chemin d'Helsingfors“.

Appelant les ouvriers des bêtes fauves le *Dagens Press* écrit: „Est-ce que pour les bêtes fauves il existe une mesure d'humanité et de droit? Est-il juste de nourrir ces bêtes fauves au moment où, à cause d'elles, des orphelins manquent de pain?“

„L'humanité doit se débarrasser de ces éléments malsains (il ne s'agit pas ici des bourgeois)—écrit un journal blanc;—il faut ouvrir les abcès qui autrement gangrèneraient toute la société“. Et les gardes blancs suivent ce conseil à la lettre.

Le journal *Uussi Piaivio* a publié au début du mois d'août un article dans lequel un de ses collaborateurs se plaignait de la „déplorable faute“ que l'on commettait en condamnant les gardes rouges à des peines trop faibles. Le journal recommandait des châtimens plus sévères et conseillait de condamner les rouges libérés conditionnellement *exclusivement à la peine de mort pour les moindres fautes.*

Les gardes blancs finlandais ont tué de cette façon un nombre inconnu de prisonniers sans défense. Ils avaient des raisons de craindre d'attirer ainsi, défavorablement pour eux, l'attention des autres pays. Les messieurs du sénat se rendirent compte qu'il fallait trouver un stratagème qui pût intéresser leurs amis d'Europe. Ils imaginèrent le suivant: un de leurs hommes déclara au „Seim“ qu'il fallait cesser les exécutions. Un des sénateurs se leva et vint déclarer pour la galerie que l'ordre en avait déjà été donné aux autorités militaires. On sait cependant que 200 prisonniers furent fusillés à Viborg un peu *avant cet ordre* et probablement sur une invitation voilée du sénat. Même après, à Viborg et en d'autres lieux, beaucoup de prisonniers furent encore, en dépit de la prétendue défense qui en avait été faite, fusillés sans jugement ni enquête.

Mais la soif de vengeance de la bourgeoisie enivrée du sang du prolétariat n'était pas encore satisfaite. Elle avait, il est vrai, déjà supprimé ses ennemis les plus exécrés, répandu la terreur et l'horreur dans les chaumières. Mais des millions

l'on tient compte des conditions d'existence faites aux prisonniers en Finlande.

Mais le gouvernement des blancs ne se contentait pas de cette proie. La chasse aux rouges commença. Il y en avait encore beaucoup en liberté. Dans les forêts, dans les caves, partout où l'on pouvait trouver un abri quelconque, on entreprit de véritables battues, *avec des chiens*. Ainsi le nombre des captifs s'accrût de nouvelles centaines et même de milliers. Un système politique de recherches secrètes et de délation fut créé et porté à un suprême degré de développement. Les policiers du régime tsariste lui donnèrent leur concours pratique. Sous le couvert de cet abominable régime, les haines personnelles eurent la possibilité de se manifester à l'infini. On donna surtout la chasse aux chefs et aux militants qui avaient occupé des fonctions. A cette fin on examinait les papiers, on nommait des commissions pour étudier l'activité des organes révolutionnaires. Les chemins de fer et les postes furent minutieusement examinés. Les sociétés qui voulaient passer pour patriotiques vérifiaient les listes de leurs membres afin de séparer les loups des agneaux. Même l'union des cochers de fiacre trouva dans son sein des éléments „indésirables“. La police et le ministère public s'efforçaient, avec une énergie inlassable, de trouver des „criminels“, des „meurtriers“, des „fugitifs“ et des „traîtres“. On arrêta de cette façon les membres de la fraction social-démocrate du „Seim“, ceux qui avaient pris part à la lutte révolutionnaire en qualité de fonctionnaires

civils comme ceux qui n'y avaient point pris part. Même des députés, ennemis avérés des luttes révolutionnaires, eurent à faire connaissance avec la haine de classes de la bourgeoisie. Le 16 mai l'ordre formel fut donné de les arrêter et de les mettre en accusation sous l'inculpation de haute trahison. La bourgeoisie ne laissa en liberté que quelques traîtres. Les instituteurs des écoles populaires furent placés sous une surveillance spéciale. Les gardes blancs les soupçonnaient en effet d'avoir „soutenu“ la révolution, en instruisant les enfants pendant les troubles. Aux obligations des directeurs d'écoles et des inspecteurs on ajouta celles de délateurs, d'enquêteurs et de juges.

La bourgeoisie s'en prit aussi à la population et aux paysans pauvres. Ainsi sur les ordres du gouverneur de Neuland on condamnait comme émeutiers tous ceux qui éclairaient les journaliers agricoles sur les questions du travail, les incitant à exécuter les mesures édictées par le gouvernement révolutionnaire, qui anéantissaient les derniers restes du servage moyennâgeux et libéraient les prolétaires des campagnes du joug des gros propriétaires.

Ceux qui n'étaient pas assujettis au servage rétabli par l'ordre des blancs étaient menacés des mêmes représailles que les révolutionnaires.

Les femmes et les enfants des gardes rouges revenant de Russie et en général tous les réfugiés de la guerre civile qui rentraient dans leur pays étaient arrêtés à leur arrivée.

D'après les renseignements officiels des gardes blancs, on enferma ainsi dans les camps et

les prisons plus de 70.000 individus, hommes, femmes et enfants (le chiffre exact n'a pu être établi). Si l'on tient compte des tués et des blessés, nous ne serons pas loin de la vérité en disant que *tous les ouvriers organisés de la Finlande ont été fusillés ou gémissent dans les chaînes*. Effroyable vérité! Si l'on y réfléchit, l'idée vient à l'esprit que la bourgeoisie finlandaise s'exagère ses ressources et la solidité de sa situation. Elle a cru possible en effet d'arracher au travail productif pour toujours ou pour longtemps plus de 100.000 ouvriers dans un pays dont la population totale dépasse à peine le chiffre de 3 millions, et cela malgré l'inaction déjà longue et coûteuse des entreprises industrielles. La bourgeoisie finlandaise joue gros jeu. Mais elle doit être telle ou elle ne serait pas elle-même, c'est-à-dire la classe qui tue, qui pille, qui détruit, la classe des parasites, qu'il faut abattre, dépouiller du produit de ses rapines et détruire complètement.

oo

IV. CE QUE FURENT LES CAMPS DE PRISONNIERS: DES LIEUX DE TORTURE ET L'AVANT-GOÛT DE LA MORT.

Pour décrire les prisons dans la Finlande blanche, il faut remonter au premier jour de la guerre des classes. Dès ce moment dans les régions soumises aux blancs les ouvriers arrêtés eurent à subir le régime atroce qui depuis

avril s'est généralisé dans tout le pays. Les arrestations en masse d'ouvriers commencèrent dès la fin de janvier et le début de février, c'est-à-dire, pendant les plus grands froids. „Les prisonniers étaient traités avec une révoltante brutalité et envoyés à quelque état-major des blancs, puis de là dirigés sur quelque camp de prisonniers“, raconte un témoin oculaire. „Le sort des prisonniers pendant ces transferts peut être qualifié comme on voudra, pourvu que l'on n'emploie pas le mot *humain*. Jamais autrefois le bétail ne fut traité avec une cruauté comparable à celle avec laquelle les blancs se comportèrent vis-à-vis de leurs prisonniers. Les vieillards à cheveux gris, les malades et même les enfants étaient impitoyablement entassés par les plus grands froids dans des wagons non chauffés où ils restaient 24 heures sans rien à manger ni à boire. Beaucoup tombaient malades pendant ces voyages et beaucoup mouraient. Beaucoup mouraient aussi simplement victimes de sévices et de mauvais traitements.“

Quelques mots maintenant au sujet de ces camps de prisonniers. „A Kuokalla, où nous étions des milliers de détenus,—raconte un interné,— nous étions logés dans des salles presque sans lumière et bondées de monde... Les détenus devaient dormir sur les planches. Ces planches étaient remplies d'insectes de toute espèce“.

Quant au régime,—nourriture et traitement,— auquel étaient soumis les détenus dans ces camps nous laisserons de côté les larges descriptions et

nous nous bornerons à donner quelques exemples caractérisant de façon générale cette vie de prison.

„A Kannoukssi où se trouve un camp provisoire, écrit un témoin oculaire, un condamné à mort est resté, avant d'être fusillé, pendant plusieurs jours exposé à la gelée, enchaîné à un poteau“. Le même témoin raconte qu'il lui est arrivé de causer avec des détenus qui avaient les pieds et les mains enchaînés. En outre leurs vêtements avaient été déchirés à coups de baïonnette. A Joenssuu les individus arrêtés étaient battus au point que leur tête et leur corps n'étaient plus qu'une plaie. Il en était de même à Veuri. Ces violences étaient telles que les victimes restaient des jours entiers sans connaissance. De Juvaskulla et d'autres endroits sont parvenues des informations identiques. Nulle description ne peut donner une idée de ce que durent subir, pendant la guerre des classes dans toute la Finlande blanche, des milliers de prisonniers. Les lèvres hélas si nombreuses qui pourraient articuler ces excès et ces horreurs se sont tues pour toujours. Chacun souffrait, chacun vivait son enfer.

Mais passons maintenant, si cruel qu'en soit l'examen, aux conditions d'existence dans les camps de prisonniers et les prisons après la prise du pouvoir par les blancs dans tout le pays.

Il y a des camps ou, en tout cas, il y en a eu à Helsingfors, Tavasthus, Kuopio, Lakhtis, St. Mikhele, Uléaborg, Rikhimiaki, Ekkenes,

Tammerfors, Abo, Nikolaïstadt et Viborg. Mais comme ces camps furent vite bondés, le gouvernement défendit à un moment donné d'y envoyer de nouveaux détenus. Alors dans le pays entier s'organisèrent des camps locaux; la chasse aux rouges et les poursuites purent ainsi continuer.

Dans ces camps, les détenus étaient condamnés à la faim, au manque d'espace, à la saleté, aux parasites, aux maladies, aux sévices et à l'anxiété continuelle quant à leur propre sort.

Comme il y avait en Finlande au total près de 100.000 hommes de troupe, et plus de 70.000 prisonniers, le ravitaillement de ces masses en prison ou aux armées, était loin d'être chose facile dans un pays qui, sans cela, souffrait déjà d'une crise alimentaire.

Les détenus étaient, naturellement, placés au dernier rang sous le rapport de l'approvisionnement. La solution la plus simple eût été sans doute d'ouvrir les portes des prisons et de laisser les détenus se nourrir eux-mêmes. On n'y pensa même pas.

La torture des prisonniers par la faim fut donc sciemment organisée. Mais dans quelle mesure prit-on encore plaisir à les torturer, en leur refusant même la quantité de nourriture qui aurait pu leur être procurée? C'est là une question que nous ne résoudrons pas.

Il est en tout cas établi que les officiers et les soldats blancs dérobaient les aliments destinés aux détenus. Au commencement de l'été, il ne pouvait pas être question de voler des aliments aux détenus tellement leur ration était

insuffisante quant à la qualité et à la quantité. Mais plus tard, quand les horreurs des camps de prisonniers finlandais eurent été connues du monde, quand la tempête des protestations ouvrières de l'étranger fut devenue assez forte pour obliger à améliorer au moins un peu l'ordinaire des détenus, on put naturellement voler. C'est ainsi que l'on put voler une partie assez importante du pain destiné aux prisonniers. Le résultat fut que ceux-ci eurent de nombreux jours sans pain en plus de ceux déjà prévus. Quand leur ration de pain était de 50 grammes, on ne voyait certainement pas un vol grave dans le fait, pour un officier voleur, de manger la part de 10 détenus ou de la vendre à un prix de spéculation. Il en était de même pour le beurre et les autres denrées plus précieuses, la graisse, la viande, la farine, destinées à la soupe des détenus. Les marmites étaient grandes. Mais il y avait peu de produits. Il ne fallait donc pas voler beaucoup pour que le vol se fit sentir. Officiers et soldats avaient leur cuisine. Et presque chaque jour on pouvait les voir (c'était le cas à Helsingfors) emporter le beurre, la viande, le pain et la farine des cuisines des détenus dans leur quartier. Quels vols avaient déjà pu avoir lieu, avant que les produits parvinssent à la cuisine? Voilà ce que l'on ne sait pas.

Le résultat dans tous ces cas était que l'alimentation des détenus se trouvait encore bien au-dessous de celle prévue par les mesures officiellement édictées.

Par exemple au camp de Svéaborg, au printemps, on ne donnait par jour aux détenus que du jus de choucroute et quelques poissons gâtés et dans une eau froide, quelquefois un peu de chou et de graisse, mais de graisse corrompue au point de donner à la soupe une odeur écœurante. Ce fut au point que pendant 3 semaines il fallut s'abstenir de toucher à cette alimentation et personne n'aurait probablement survécu, s'il n'avait été possible d'acheter aux soldats allemands des conserves vendues à des prix invraisemblables. Ceux qui n'avaient pas d'argent mouraient, bien que, naturellement, les camarades un peu moins misérables ne cessassent pas de leur venir en aide. Il arrivait tout de même souvent qu'il fallait passer 2, 3, 4 jours absolument sans pain. Un peu plus tard, on donna au lieu de poisson, des harengs et l'on ajouta dans la soupe, des racines, du poisson séché, une graisse un peu meilleure; mais cette nourriture était encore mauvaise et surtout en quantité très insuffisante.

Les harengs provoquaient une soif terrible, et l'usage immodéré de l'eau faisait enfler les pieds, les ventres, les visages, les corps entiers. Les parents ne pouvaient envoyer des aliments qu'en secret, par suite d'une surveillance très stricte. Mais plus tard il semble que le régime fut quelque peu adouci à cet égard.

A Svéaborg, sur 6.000 à 7.000 détenus, un tiers était mort au commencement d'août. Et chez ceux qui furent libérés conditionnellement, la famine éprouvée a laissé de si ineffaçables

traces et un tel affaiblissement des énergies vitales, que leurs jours sont probablement comptés. C'est ainsi que des citoyens russes libérés de Svéaborg, beaucoup moururent avant d'arriver à Pétrograd.

L'exiguïté des locaux était dans tous les camps, surtout dans les plus grands, une malédiction. Ses conséquences ordinaires étaient la saleté et la multiplication des parasites qui atteignaient en certains endroits des proportions terribles. Un évadé de Svéaborg écrit: „Au commencement de mai on nous transféra à Svéaborg; la caserne où l'on nous installa était froide, humide et si sale que l'on ne pouvait même avec un balai nettoyer le plancher couvert d'une épaisse couche de crasse; nous y passâmes une première nuit affamés, tremblants de froid et déprimés par la saleté répugnante. On nous apporta notre premier repas dans des petites boîtes de conserves ramassées par les soldats allemands parmi les ordures et que nous dûmes, en faisant la queue, nettoyer avec des bouts de bois trouvés dans la rue. Dans des recoins de la vieille caserne, nous trouvâmes quelques caisses destinées au chauffage et quelques armatures rouillées sur lesquelles nous mîmes des portes et des planches pour nous faire de la sorte des lits improvisés. Beaucoup d'entre nous durent tout l'été dormir sur le plancher sale car l'étroitesse du local ne permettait pas d'établir un nombre suffisant de lits. Quand nous nous mîmes à chauffer le local, sans avoir pu le nettoyer préalablement, les parasites nous assaillirent littéra-

lement. Ils s'introduisaient dans les cheveux, dans les vêtements; ils grimpaient le long des murs et grouillaient sur le sol. On n'avait pour laver le linge ni savon, ni évier; l'eau d'ailleurs était froide. On lavait les planchers avec de l'eau de mer. La propreté la plus élémentaire était impossible à observer. Mon corps tourmenté par les parasites devint rouge, enflammé, taché de sang, marqué d'égratignures. J'eus à supporter d'in vraisemblables tortures et cela dura des jours et des jours, des semaines et des semaines. Je n'eus de tranquillité, ni le jour, ni la nuit. On concevra difficilement un homme dans une situation plus misérable.

Les maladies les plus variées trouvèrent naturellement un terrain de culture excellent dans ces camps. Tout le monde souffrait de maladies d'estomac et d'intestins. Les selles étaient souvent liquides comme de l'eau ou bien dures et sanglantes. Qu'auraient pu faire, même s'ils l'avaient voulu, le docteur et l'infirmier pour la grande quantité de détenus qui souffraient d'une alimentation insuffisante? La situation des phthisiques était terrible. Pour eux c'était la mort à plus ou moins brève échéance. Ils étaient un danger pour les autres. Le scorbut, la variole et le typhus faisaient rage.

Quelquefois un détenu réussissait à fuir, quelquefois on libérait l'un d'eux. Les infortunés racontaient alors ce qu'ils avaient vécu, et nous recevions ainsi toujours de nouvelles descriptions. Un évadé de Svéaborg écrit notamment ceci:

„Les soldats allemands avaient un bon côté. Ils faisaient vite. La distribution des aliments chez eux était rapide et sans grandes formalités. Ils obligeaient les détenus à apporter rapidement de l'eau; nous allions chercher l'eau à un puits situé à 1 kilomètre de la prison. Cette promptitude avait toutefois aussi son mauvais côté; si le détenu n'était pas assez prompt on le battait à coups de fouet, à coups de crosse et j'ai même vu les gardiens se servir de la baïonnette: nous rentrions dans la prison en file indienne, et, comme ceux qui étaient en queue n'avançaient pas assez vite, un soldat porta à un détenu plusieurs coups de baïonnette. Si les soldats allemands battaient et tourmentaient — comme un d'entre nous l'a raconté—les détenus à cause de leur lenteur finlandaise, les gardes blancs finlandais qui vinrent ensuite diriger la prison, les battaient et les tourmentaient pour punir leur „désobéissance et leur fierté“. Et non seulement ils les battaient mais encore ils les fusillaient. Cinq fois, pendant mon séjour à Sveaborg, on afficha sur les murs un avis officiel faisant connaître que le détenu immatriculé sous le numéro N avait été fusillé pour désobéissance, *afin que l'exemple servit aux autres*. Les surveillants blessaient souvent les détenus, quand ceux ci transgressaient quelque défense. Exemple: un nouveau venu dans la prison qui ne connaissait pas encore les usages de la détention reçut une balle dans la jambe, pour être allé uriner dans un coin. Un autre reçut une balle et mourut plus tard des suites de sa blessure pour avoir tenté de recueillir à sa

fenêtre, la nuit un peu d'eau qui tombait du toit. Un troisième, qui ne connaissait pas les règlements, fut blessé pour être entré par une porte dont on avait interdit l'accès. Des coups de feu retentissaient presque chaque jour et si toutes les balles ne portaient pas, cela s'explique seulement par la maladresse des tireurs. Cette description ne concerne que l'une des nombreuses casernes de Svéaborg.

Le fait que les détenus étaient, pour des fautes plus ou moins graves, punis du fouet, blessés à coups de fusil, frappés à coups de crosse, mis au cachot pour 48 heures sans nourriture, est d'autant plus révoltant que nous étions tous plus ou moins abrutis“.

„La mortalité était grande; on dit qu'il mourait en moyenne 50 personnes par jour. Chaque matin en tout cas, quand nous allions à la cuisine, faire la queue pour recevoir nos aliments, nous pouvions voir sur l'autre rive, auprès du lazaret, des piles de cercueils dans lesquels de malheureux détenus étaient expédiés dans le monde de la liberté éternelle“.

Les gardes blancs eux-mêmes donnent quelque fois d'édifiantes informations. „Dans la rue à Helsingfors on a trouvé, il n'y a pas longtemps, sans connaissance le garde rouge libéré E. V. Kraveline, de Borgo“, écrivent par exemple les journaux bourgeois.

Ils écrivent aussi: „Au camp de prisonniers de Tavasthus 400 internés rouges sont tombés malades de la variole...“

Mais laissons plutôt la parole aux détenus: de Rikhimiaki l'un d'eux écrit: „Nous étions continuellement battus à coups de crosse et de lanière en caoutchouc. On tirait souvent au hasard dans la foule des détenus. A Rikhimiaki 25 à 30 personnes mouraient chaque jour de faim. Les pieds des malheureux gonflaient tellement qu'ils ne pouvaient plus se tenir debout. Les détenus qui n'étaient pas en état d'exécuter promptement les ordres reçus étaient frappés à coups de crosse au visage. Il y avait au total à Rikhimiaki environ 8.000 détenus.“

Un jeune garde rouge qui a eu à subir les horreurs de ces prisons et qui a réussi à s'échapper a fait le récit suivant:

„Au camp de prisonniers de Tavasthus la faim et la variole noire faisaient rage. Au printemps la mortalité était de 50 à 60 personnes par jour. La moitié des détenus enflaient. Ils étaient si faibles qu'ils ne pouvaient plus se mouvoir. Aussi, quand un groupe de détenus fut autorisé à sortir pour un moment dans la cour de la prison, les infortunés étaient tellement affamés qu'ils se mirent aussitôt à dévorer l'herbe et les feuilles.“

Le journal bourgeois *Les Nouvelles de la Finlande méridionale* a publié le 20 juin un article sur la situation au camp de Khenalla, près de Lakhtis. Dans cet article, pour lequel le journal fut supprimé, on lit notamment ce qui suit: „Khenalla, près Lakhtis, est une caserne russe où l'on détient des prisonniers. Il y a au total près de 60 baraquements. Déjà

du temps des Russes on pouvait considérer Khenalla comme un lieu d'horreurs. A tout moment on recevait des informations relatives à l'extraordinaire saleté, aux maladies et aux conditions d'existence déplorable régnaient parmi les soldats. Maintenant Khenalla est devenue un lieu plus horrible encore car on y détient 10.000 prisonniers.

„Le camp est entouré d'une enceinte de fils de fer barbelés de 2 mètres de haut. A l'entrée et autour du camp sont placées des mitrailleuses toujours prêtes à travailler, si c'est nécessaire. A l'intérieur du camp, le long du mur, des sentinelles veillent perpétuellement à un mètre l'une de l'autre. Et le troupeau de détenus! Ils sont dans le plus lamentable état. Des hommes jeunes, naguère vigoureux se traînent sur le sol; on ne peut leur parler, mais leur seul aspect dit combien la vie leur est pénible. Certains sont tellement boursoufflés que leur peau se tend; d'autres sont tellement amaigris que les os crèvent la peau; ils souffrent de la fièvre, d'une fièvre chaude provoquée par la faim. Près de 600 individus en sont atteints à Khenalla. Voici sur la route un groupe de prisonniers auprès des conduites d'eau. Ils se lavent. D'autres nettoient leur linge, détruisant comme ils peuvent les parasites. Un autre groupe de 5 ou 6 hommes se tient près du feu, faisant cuire dans des casseroles rouillées des aliments composés de têtes de harengs, de restants de poissons séchés, de miettes de pain, d'os de poissons et en général de tout ce qu'on peut trouver dans les boîtes à ordures. Je vois

plusieurs dizaines de groupes semblables et dans chaque groupe on attend avec impatience que ces „bonnes choses“ soient prêtes. Voici un homme qui dévore son hareng; un autre a déjà dévoré le sien, et boit de l'eau avec une telle avidité qu'il semble vouloir éteindre un feu intérieur. Plus loin, on porte un malade sur une civière. Son visage est bleu comme chez un homme étranglé. „Faites place!“ N'est-ce pas la variole? La mort en tout cas a déjà planté ses griffes dans ce corps.“

„On traite les détenus d'une façon aussi inhumaine que possible. Il n'est besoin d'aucune infraction particulièrement grave au règlement pour provoquer les répressions les plus féroces, c'est-à-dire le chevalet de tortures, sur lequel le patient est couché sur le ventre, complètement nu, afin que le bourreau lui administre 10 à 20 coups de lanière ou de matraque et parfois plus. Les cris déchirants des victimes se confondent avec les imprécations des tortionnaires.

Dans sa description du même camp de Khenalla un de ceux qui y furent détenus raconte:

„D'après les dires d'un complice des gardes blancs, dont la fonction était d'enterrer les morts, 1.500 détenus rouges étaient morts avant la mi-juillet. Les morts étaient enterrés dans une forêt située non loin du camp, dans des fosses profondes d'une archine. Les détenus y conduisaient tous les jours des attelages chargés de cadavres. Les corps étaient alignés comme des bûches. Naturellement on vidait d'abord les poches; on emportait souvent les vêtements et les souliers.

Chaque matin on voyait au seuil des barraques où on les jetait, des hommes morts de faim et de froid dans la nuit.

„Il était poignant d'entendre gémir: Ah! rien qu'une fois encore, manger à sa faim!—Les mourants poussaient des cris déchirants: „Du pain!—J'ai faim!“ ou „Donne-moi quelque chose, camarade“. Beaucoup devenaient fous par suite de la faim. Leurs cris étaient pénibles même pour les gens doués de nerfs solides. Et si quelqu'un parvenait à se procurer quelques aliments, une troupe d'affamés se jetaient aussitôt autour de lui, lui demandant, des larmes aux yeux: „Donnes-en une miette, gros comme l'ongle, seulement pour que je sache ce que c'est que de manger“. Mais les plus impressionnants étaient ceux qui se bornaient à regarder silencieusement le pain et la bouche de l'homme qui mangeait. Leurs yeux se mouillaient de larmes et ils remuaient instinctivement les lèvres dans un mouvement de mastication imaginaire.

„On jetait parfois de la cuisine des soldats dans la cour des restants d'aliments. Les affamés se précipitaient dessus comme des fous, criant et se battant entr'eux. Certains se jetaient à terre sur le morceau qu'ils avaient trouvé car on accourait de tous côtés pour le leur disputer. Et ce morceau était rarement le lot de celui qui l'avait trouvé le premier, s'il ne réussissait pas à l'avaler aussitôt. Cela faisait penser à une volée de corbeaux s'abattant sur une proie. Les sentinelles assistaient à ces scènes avec plaisir; elles les divertissaient.

„Les lieux d'aisance, situés dans un coin de la cour—des fosses de 4 à 5 mètres de long et d'un mètre de large—devinrent jaunes et rouges de sang, les excréments se décomposant en sang et en eau. Ces fosses remplissaient toutes les casernes de Khenalla d'une odeur nauséabonde. Quand l'une était remplie, on la recouvrait de terre et on en creusait une autre.

„Les détenus étaient soumis aux châtiments corporels. Outre le sport spécial imaginé par le chef de la prison et qui consistait à flageller du fouet ou à frapper du poing au visage le premier venu, on assommait surtout ceux qui tentaient d'obtenir une seconde portion de nourriture. On les amenait au corps de garde où deux soldats vigoureux les fouettaient tandis que d'autres les maintenaient. Il arrivait souvent que l'on rapportât du corps de garde sur une civière les restes informes de ce qui avait été un homme. Quelquefois un reste de vie subsistait encore. Mais jamais un patient ne revenait lui-même, il était toujours rapporté. Les cuisiniers des gardes blancs agissaient de même. C'est à coups de barre de fer, de pointes et de poings qu'ils enseignaient l'obéissance aux détenus. Un peu plus tard, on cessa de traiter les „coupables“ si cruellement, mais on les mit au cachot sans lumière et sans nourriture pour 8 jours.

„Les poux nous dévoraient. Pendant 3 mois nous n'avons pas pu nous baigner. Tous les détenus dormaient à même sur le plancher, si encombré de dormeurs qu'il fallait enlever les

y dormir assis. Sortir la nuit était presque impossible. On comprendra qu'une propreté même **élémentaire** ne pouvait être observée dans ces conditions. Si le détenu restait assis sur le plancher, les poux l'attaquaient aussitôt; dans cour, sur l'herbe ou sur le sol, les poux foisonnaient aussi; dans la cour les détenus nettoyaient leurs vêtements et jetaient les poux tout vifs sur le sol. Et quand un détenu se plaignait de la **faim** à un garde-blanc, on lui répondait aussitôt: „Vous ne manquez pas de viande, mangez vos poux.“ Ces poux étaient grands, noirâtres, de la grosseur d'un grain de riz ordinaire. Les poux ont peur de la chair froide et c'est pourquoi on les voyait grouiller sur les vêtements des morts dont ils se sauvaient“.

Nous possédons sur le camp des prisonniers de Tammerfors un rapport authentique officiel présenté au gouvernement des blancs. C'est une révélation horrible des conditions d'existence dans ce camp et un acte d'accusation redoutable contre les **autorités** blanches. Ce rapport confirme aussi les renseignements fournis plus haut par des détenus qui ont vécu toutes les horreurs des prisons finlandaises. Ce rapport est rédigé par un bourgeois finlandais, médecin d'une célébrité européenne, le professeur Robert Tigerchtet. Nous en citons les passages principaux. Tigerchtet écrit entre autres.

„Du 6 au 31 juillet le nombre de détenus au camp de Tammerfors et dans la prison voisine varia de 6.027 à 8.597. Pendant ce laps de temps 1.347 détenus sont morts et la mortalité

moyenne atteignait le chiffre de 407 pour 1.000 détenus par semaine. Elle augmentait régulièrement chaque semaine quoiqu'il se soit agi ici sans exception d'hommes appartenant par leur âge à la catégorie de la moindre mortalité.

„ Cette terrible mortalité ne peut pas être considérée comme la conséquence de maladies infectieuses. Il est vrai que le typhus s'introduisit dans le camp, mais l'épidémie fut en grande partie enrayée vers la mi-juillet. Le typhus ne peut donc avoir été la cause de cette grande mortalité, particulièrement remarquable à la fin de juillet. La même chose peut être dite à propos de la variole. La cause de cette mortalité excessive est ailleurs: elle est dans une hygiène tout à fait insuffisante. Les locaux dont on dispose sont trop exigus par rapport au nombre des détenus“.

Tigerchtet cite ensuite les statistiques suivantes établies par le docteur Ellilia:

Numéros des casernes.	Surface de plancher par détenu (en m ²)	Cube d'air par détenu (en m ³)
1	1,43	5,7
2	2,80	11,2
3	0,83	3,3
4	0,72	2,9
5	2,10	8,4
6	1,30	5,0
7	3,04	3,0

On peut dire, conclut Tigerchtet, que, comme pendant la bonne saison de l'année, les détenus passent une grande partie du temps dans la cour, il n'y a, durant cette saison, d'encombrement que la nuit. Mais il faut en revanche re-

marquer que dans la saison froide et obscure, quand les fenêtres ne s'ouvrent pas pendant des jours entiers, l'air dans ces locaux se vicie inévitablement au point de devenir dangereux pour la santé.

C'est surtout vrai des cellules des condamnés à la réclusion. Il ne leur est pas permis de sortir la nuit, même pour satisfaire leurs besoins physiques, un seau étant placé dans la cellule à cette intention. On comprend comme l'air s'y vicie, dans de pareilles conditions, pendant la nuit.

Et c'est justement dans ces cellules, révèle encore Tigerchtet, que les détenus doivent dormir, les uns sur le plancher, les autres sur des couchettes en bois superposées. Selon les renseignements du professeur, il y avait dans une cellule 5 rangs de couchettes superposées. Ces cellules ne contenaient ni lit, ni matelas, ni sacs de paille pour le couchage; la plupart des détenus couchaient à même sur le plancher et manquaient même de couvertures.

Une autre circonstance qui, selon le professeur Tigerchtet, aggrave sensiblement l'état sanitaire des détenus et les rend incapables de résister aux maladies contagieuses, c'est l'oisiveté totale à laquelle la grande majorité d'entr'eux est contrainte.

D'après les rapports hebdomadaires du mois de juillet, une moyenne de 537 à 557 détenus travaillait, tandis que le chiffre total des détenus variait entre 8.342 et 6.027. Autrement dit plusieurs milliers d'hommes demeuraient oisifs.

L'insuffisance d'eau diminuait aussi la capacité de résistance aux maladies. Le camp éprouvait un grand besoin d'eau, l'alimentation étant surtout salée ce qui fait que l'ensemble des détenus souffrait surtout de la soif. Le professeur Tigerchtet est convaincu que le manque d'eau provoquait des maladies d'estomac. Comme on manquait de vaisselle, il ne pouvait être question d'eau bouillie.

Dans sa lettre au docteur Sygers, où il traite les conditions d'alimentation des internés au camp de Svéaborg, le privat-docent Karl Tigerchtet écrit sur ces mêmes questions:

„Un homme au repos complet a besoin pour vivre de 1.900 calories. L'homme qui, sans accomplir un travail physique, n'est pas non plus complètement au repos mais reste assis, exige 2.400 à 2.600 calories. Il en résulte que les détenus de Svéaborg reçoivent une quantité de nourriture correspondant *juste à la moitié de leurs besoins*“.

D'après les calculs du privat-docent Tigerchtet, l'alimentation des prisonniers de Svéaborg n'approchait de 1.400 à 1.500 calories que très exceptionnellement et n'était ordinairement que de 800 à 1.000 calories.

Son opinion est qu'après 6 à 8 semaines d'une alimentation aussi insuffisante les conséquences ne peuvent manquer d'être désastreuses.

Par suite de la crise du ravitaillement l'alimentation des détenus ne travaillant pas fut fixée à 1.500 calories, *ce qui était complètement insuffisant*.

„Le 22 juillet je proposai, écrit le privat-docent Tigerchtet, de porter à une valeur de 2.000 calories les rations des détenus sans travail*.

S'étant heurté à des objections, il consentit à ce que la ration minima fût diminuée jusqu'à 1.800 calories, mais il souligna que dans ces circonstances les médecins du camp devaient fournir un rapport quotidien sur l'effet d'une pareille alimentation sur l'état sanitaire de l'ensemble des prisonniers.

Il est dit à la fin de cette lettre: „Une expérience de 6 semaines, après l'augmentation des rations, montre clairement qu'une alimentation trop insuffisante liée à des conditions hygiéniques défectueuses aboutit aux résultats prévus“.

L'alimentation insuffisante, les complications entraînées par sa mauvaise qualité et par la mauvaise qualité de l'eau dans les voies digestives peuvent être considérées comme les causes de la fréquence des maladies dans les prisons.

L'infirmerie du camp a deux défauts essentiels. D'abord on y manque de bonnes couvertures. Ensuite elle est trop petite. Il y a en tout pour les malades environ 600 places; mais il faudrait au moins 2 ou 300 lits de plus. Beaucoup de malades doivent attendre plusieurs jours dans la salle des visites. Pendant cette attente ils restent étendus sur des couchettes de bois, une bûche en guise de traversin.

De 2.347 prisonniers morts du 6 au 31 juillet, 337 seulement, c'est-à-dire 25⁰/₀, sont morts à l'infirmerie, tandis que 1.010 ont rendu le dernier soupir sur les planches de la salle des visites.

la main-d'œuvre qualifiée faisait complètement défaut sur le marché. Cette main-d'œuvre était en effet ou dans les fosses communes ou dans les fers. La bourgeoisie tenta de surmonter ces obstacles. Elle résolut de constituer avec les détenus une force de travail docile, susceptible d'être employée dans les entreprises industrielles et agricoles des exploiters et de l'état capitaliste, et susceptible d'être aussi employée comme article d'échange pour lequel l'exploiteur-commerçant outre ses bénéfices en argent, recevrait encore de l'étranger du pain et des denrées.

Il n'y avait à la réalisation de ce projet que de minimes obstacles formels. D'abord l'ancienne législation finlandaise ne prévoyait pas les travaux forcés. Cette législation ne permettait pas non plus de faire travailler les prévenus sans leur consentement.

Ces lois datent du temps où la bourgeoisie luttait encore contre les survivances de la féodalité. Mais maintenant que ces lois se dressaient devant lui, le seim reçut l'ordre d'écarter ce premier obstacle. Des bourgeois donnaient cet ordre à des bourgeois. Ils furent donc obéis avec joie. Le seim édicta la nouvelle loi qu'on désirait. Le second obstacle—celui du consentement des prisonniers—fut écarté grâce à la faim. **Quand** on propose à un détenu absolument affamé un supplément d'alimentation, il est prêt à accepter n'importe quel travail. Et s'il n'accepte pas de bon gré, tant pis! On fit des expériences. On proposa d'ajouter 2 ou 3 cuillerées d'une soupe inconsistante à celui qui irait au travail.

Il y eut affluence de demandes. On organisa dans les camps de prisonniers des essais de travail de ce genre. Par exemple à Svéaborg les détenus réparèrent les rues, travaillèrent dans les ateliers, etc.

On fit aussi d'autres expériences. Dans quelques petites villes de province, les détenus se virent contraints à déterrer leurs camarades qui avaient été tués pour les transporter au cimetière. On ne leur offrait rien pour ce travail, si ce n'est en cas de désobéissance le fouet et les balles. Et les cadavres putréfiés furent sortis de terre!

Quand la bourgeoisie se convainquit ainsi que l'on pouvait employer les prévenus à des travaux forcés, elle se hâta de nommer des commissions pour tracer le plan de ces travaux. Divers projets furent élaborés. Dans leurs traits généraux ils se ramenèrent à ceci:

Une partie des détenus serait envoyée en Allemagne, l'Allemagne promettant des marchandises, mais en échange d'autres marchandises. La Finlande manquait de minerais et d'engrais, qu'on pouvait se procurer en Allemagne; il fut donc décidé d'échanger 5 ou 6 mille ouvriers rouges pour de l'engrais ou du minerai. Ensuite on en enverra encore davantage au fur et à mesure que ce commerce se développera. En échange des engrais, les agriculteurs donneront du pain.

Le seim reçut l'ordre — qu'il exécuta naturellement — d'édicter une loi permettant d'envoyer le condamné aux travaux forcés à l'étranger sans son consentement. Comme il n'y a de

disposition pareille dans aucune législation „civilisée“, il fallut motiver celle-ci. Le gouvernement s'était bien-entendu „préoccupé d'assurer aux condamnés envoyés à l'étranger un bon traitement“. En second lieu le milieu étranger et le travail „étaient appelés à exercer sur le condamné une heureuse influence éducatrice“.

La deuxième partie du projet donnait plus de place encore à la fantaisie. Les détenus devaient être affectés à l'assèchement des marais et à la construction de chemins de fer dans leur propre pays. La commission trouva facilement du travail pour au moins 30.000 ouvriers et elle eut en outre d'autres travaux en vue. Il s'agissait de remettre en état les anciennes lignes de chemin de fer et d'en construire de nouvelles, afin que le trafic dans la „belle“ Finlande pût donner toujours plus d'or à la bourgeoisie. Pendant ce même temps les marais asséchés deviendraient des terrains fertiles pour les capitalistes des campagnes.

En troisième lieu on résolut de tenir en réserve une certaine quantité de main-d'œuvre détenue dans les prisons pour que les producteurs puissent toujours demander de la main d'œuvre et en bénéficier selon leurs besoins, utilisant les condamnés tantôt en qualité de briseurs de grève, tantôt comme main d'œuvre à bas prix pour faire baisser—sous la protection des baïonnettes—les salaires. Des règlements détaillés, spéciaux furent rédigés concernant les demandes de main-d'œuvre. Pour recevoir des détenus on signait un contrat absolument comme

pour acheter une machine à coudre Singer, le particulier capitaliste pouvant dénoncer le contrat dans un délai de 15 jours et l'état capitaliste dans un délai de 7 jours. En outre les détenus ne pouvaient être employés au travail avec des ouvriers libres: ils devaient être entretenus à part, etc. Ces règlements fixaient aussi minutieusement la façon de louer les gardiens, etc...

Ces projets étaient déjà prêts; il ne restait qu'à les appliquer. Mais hélas, pratiquement, les affaires n'allèrent pas aussi bien.

D'abord l'Allemagne n'était pas si disposée à consentir si simplement à échanger des engrais pour des détenus, ceux-ci étant, par suite de leurs privations, vraiment trop épuisés.

Et pourtant l'affaire fut conclue avec l'Allemagne. D'après les journaux il fut décidé d'envoyer en Allemagne 30.000 condamnés. On les avait sans doute offerts à si bas prix que le marché avait paru avantageux.

Mais la bourgeoisie blanche avait probablement peur de quelque chose car elle ne mit pas en vigueur la loi d'esclavage autorisant le gouvernement à vendre à l'étranger pour des travaux forcés les rouges condamnés à plus de 3 ans de prison. On invita des volontaires à se faire inscrire. S'en trouva-t-il beaucoup? On dit que 2.400 hommes au total s'inscrivirent. L'immense majorité des détenus refusa; ils ne voulaient ni être envoyés en Allemagne en qualité de briseurs de grèves, ni signer eux-mêmes leur condamnation. Un assez grand nombre de condamnés rouges furent néanmoins envoyés en

Allemagne. Quant au travail pour l'assèchement des marais et la construction de nouvelles lignes de chemin de fer il ne donna pas de bons résultats malgré l'usage du knout. Plus on battait les détenus, moindre était leur capacité de travail.

Beaucoup d'entre eux réussissaient à s'échapper au cours de ces expériences; la presse blanche le déplorait amèrement. Le service de garde était renforcé; on lisait aux soldats de longues instructions concernant leurs obligations; on faisait des rafles pour reprendre les évadés. Ceux-ci se cachaient dans les villages, dans la steppe et dans les forêts, tentant à tout prix de gagner l'étranger, la vie libre et aspirant à de nouvelles luttes pour la liberté.

D'une façon générale c'était chose bien compliquée, surtout quand il fallait encore en même temps conduire les prévenus devant les juges. Un ordre inattendu empêcha l'exécution de tous ces travaux et les prévenus restèrent internés dans les camps en attendant leur condamnation.

On se mit alors à procéder à leur „instruction“ par les prières et l'écriture sainte. C'est ainsi que d'après les renseignements publiés par la *Daguens Press*, du 30 juin au 6 juillet, près de 66.000 détenus furent soumis à ce travail „d'éducation“. 5.000 d'entre eux se trouvaient aux travaux forcés hors des camps des prisonniers. Ils étaient autant que possible visités par des évangélistes. A ce travail prenaient part des pasteurs et aussi des personnes n'appartenant pas au clergé, les unes rétribuées, les

autres volontaires. C'est ainsi que dans les seuls camps de *Lapua* et de *Krutibiu* il y eut 297 services religieux ou entretiens religieux en l'espace d'une semaine. En outre les „éducateurs“ passaient des jours entiers parmi les détenus. Il y eut plus de 500 visites aux malades et „entretiens religieux“ parmi les détenus rouges.

A Svéaborg tout détenu devait tout au moins recevoir la confirmation s'il ne l'avait reçue auparavant. Dans une école de prison on faisait des conférences sur la famille, le travail des missionnaires, l'éducation personnelle, l'influence de la religion, etc. Des bibliothèques composées naturellement d'une façon particulière existaient aussi dans les camps.

Mais à la fin de l'été la propagande religieuse faiblit et tout le travail d'„amendement“ se ralentit. On peut en conclure que ces grands projets n'avaient pas, eux non plus, donné les résultats espérés.

Mais le séjour des rouges dans les camps de prisonniers et dans les prisons ne restera cependant pas inutile. Chacun de ceux, hommes ou femmes, qui sont sortis de ces lieux de torture et de ces „maisons de propagande“, quoique épuisé moralement et physiquement, n'a qu'un désir, celui de recommencer le combat, cette fois non plus à l'aveuglette, mais sérieusement, — n'a qu'un désir, celui de se joindre, à la première occasion, à ceux qui par la force des armes de la classe ouvrière veulent en finir avec les horreurs de la société bourgeoise.



VI. DICTATURE BOURGEOISE ET JUSTICE DE CLASSE. Dans le premier enivrement de son triomphe la bourgeoisie blanche en se vengeant des révolutionnaires, ne conserva pas même l'apparence des „formes légales“. Même après la fin des hostilités, les autorités blanches continuèrent à „châtier“ les rouges sans enquête et sans jugement. La bourgeoisie se débarrassa ainsi de la façon la plus simple et la plus sûre des révolutionnaires tombés entre ses mains. Renvoyer ces milliers d'hommes devant les tribunaux pour les faire condamner à mort n'eut été que retarder le cours des choses et peut-être épargner quelques „rouges“, tandis que les représentants du gouvernement pouvaient faire semblant de ne rien savoir et mettre des excès sur le dos du „zèle patriotique“ et de la „colère légitime“ des troupes blanches contre les rouges. Ils pouvaient aussi d'ailleurs récompenser à leur aise en même temps les gardes blancs pour leur zèle.

Mais ce terrorisme dû à l'initiative „privée“ pour ainsi dire, avait aussi ses mauvais côtés du point de vue des intérêts du capital de la grande bourgeoisie et c'est pourquoi le gouvernement officiel des blancs se mit en devoir de préparer des poursuites légales contre quelques dizaines de milliers de rouges survivants et arrêtés. Naturellement ce travail de préparation fut effectué dans un sens tel que si les vieilles lois d'op-

pression de la bourgeoisie n'étaient pas suffisantes ou si elles contrecarraient les intentions de sanglante vengeance, de répression et de vol, elles étaient sujettes à des modifications, répondant aux „besoins du moment“, comme nous en avons déjà donné des exemples. Et la terreur des bandes blanches fut remplacée par la terreur systématique des institutions judiciaires légales de la bourgeoisie.

La procédure de cette justice spéciale comprend d'abord les recherches préliminaires, puis l'information formelle devant le tribunal et enfin le verdict.

Les accusés étaient préalablement interrogés de diverses façons. Les uns ne l'étaient qu'une fois, d'autres 4 ou 5 fois, d'abord sur les lieux mêmes de leur arrestation et ensuite après chaque transfert. Les explications des prévenus étaient vérifiées de toutes les manières; on se renseignait notamment auprès des états-majors blancs des lieux d'origine des prévenus; ces états-majors devaient envoyer des rapports aux enquêteurs.

Pendant les interrogatoires les prévenus étaient odieusement brutalisés. Les enquêteurs ne ménageaient pas les menaces et quand ils voulaient contraindre les prévenus à des aveux ou à des dénonciations, ils ne reculaient pas devant la torture.

Nous possédons sur ces interrogatoires une quantité de documents sérieux apportés par des camarades échappés des mains des enquêteurs, ou reçus d'autre manière. Un échappé de Svéaborg raconte sur les traitements dont il a

été victime, ce qui suit: „Après mon arrestation je fus interrogé 4 fois. Les blancs m'interrogèrent sur tout. Avais-je pris part aux confiscations d'armes? quel était notre chef? avais-je participé à la grève de novembre? Ils exigeaient obstinément des aveux de ma part appuyant contre mon oreille le canon d'un revolver“. Le même encore nous informe que d'autres détenus étaient torturés en prison jusqu'à être privés de nourriture pendant plusieurs jours.

D'après des documents recueillis, les prévenus étaient ensuite répartis en 3 catégories d'après la gravité des „crimes“; ils étaient alors prêts à comparaître devant les tribunaux.

Les anciens tribunaux n'étaient pas propres à juger les affaires des rouges. Ils n'avaient pas été créés pour la grosse bourgeoisie élevée au niveau de la dictature militaire. Une nouvelle loi fut promulguée sur „les tribunaux appelés à juger les crimes contre la sûreté de l'état“. D'après cette loi, entrée en vigueur le 29 mai, les nouvelles institutions judiciaires se rapprochent le plus des cours martiales et des tribunaux militaires, l'accusé n'y ayant pratiquement pas la possibilité de citer des témoins, ses explications n'étant pas prises en considération, son droit d'appel au sens ordinaire du mot, étant annihilé. On lui laisse pourtant un délai très court pour solliciter une grâce ou pour demander le renvoi à une plus haute juridiction. De cette façon il est clairement démontré aux accusés qu'ils dépendent entièrement du bon plaisir de la bourgeoisie.

Un officier est toujours membre de ces tribunaux afin que, naturellement, la caste des gardes blancs y soit représentée. Les membres civils de ces tribunaux sont désignés par le Sénat, les membres militaires par le haut commandement de l'armée blanche et les accusateurs sont désignés par les procureurs du Sénat. Sous la direction de la cour suprême qui réprima les crimes contre la sûreté de l'état, une cinquantaine de subdivisions judiciaires agissent dans les diverses parties du pays. Les membres de ces tribunaux expéditifs étaient désignés d'office, arbitrairement, sans leur consentement. Malgré leur traitement considérable, nombreux étaient les juges désignés qui, craignant sans doute des vengeance, sollicitaient d'être exemptés. Certains le furent, la plupart ne le furent pas et de cette façon se trouvèrent obligés d'accomplir cette besogne.

Les tribunaux jugeant les crimes contre la sûreté de l'état devaient commencer leur activité à la mi-juillet, mais il y eut un retard. La bourgeoisie trouva un nouveau chef d'accusation. Ses hommes d'état expliquèrent que le gouvernement russe étant en état de guerre avec la Finlande, les révoltés qui avaient soutenu l'ennemi étaient coupables de „haute trahison“. Il fallut à ce sujet établir un rapport général pour les cours martiales et „comme la réunion des documents nécessaires dans tout le pays exigea beaucoup de temps, les débats furent considérablement retardés“ selon un organe des blancs. Naturellement le but était de grossir encore le

„crime“ des rouges et d'obtenir les condamnations les plus dures.

Les journaux des blancs excitaient d'ailleurs à une sévérité impitoyable presque dans tous leurs numéros. Les journaux du parti national *Suometar* et *Uussi Piaivä* se distinguaient par la cruauté de leurs articles. Ainsi le *Suometar* se plaignait même de ce qu'il y eut parmi les juges trop de jeunes juristes et demandait qu'on nommât le plus possible de vieux magistrats. Ces derniers sont inaccessibles à toute humanité et, appartenant à la grosse bourgeoisie, en leur qualité de spéculateurs de la banque et de l'industrie, sont les bourreaux les plus sûrs dont on puisse user pour condamner les révolutionnaires qui les combattent.

Et les juges effectivement ne se distinguaient pas par leur mollesse. Tous les chefs des états-majors de l'armée rouge et souvent même les autres membres de ces états-majors étaient condamnés à mort (quand on ne les avait pas fusillés sans jugement). Les condamnations étaient rapidement mises à exécution. Le nombre des condamnés à la détention pour un temps indéfini pour „haute trahison et arrestations illégales“ est extrêmement élevé. On condamnait aussi sévèrement, et même à la peine de mort, pour agitation. Le passé des accusés était spécialement pris en considération. Si l'accusé était un ancien membre des organisations ou si dans la moindre mesure il en avait été un membre actif et capable, la condamnation était plus sévère. On voulait de cette façon ôter à la classe ouvrière ses forces actives.

Le minimum de la peine fixée par le code pénal finlandais pour haute trahison et encourue par toute personne que l'on peut considérer comme complice actif est de 8 ans. Tous les ouvriers membres des associations professionnelles étaient considérés comme des complices actifs. Et quoique les blancs les plus sanguinaires ne pussent croire que l'on pourrait prononcer pratiquement ces condamnations jusqu'au bout, — car on eût manqué de prisons et qu'il n'eût pas été possible d'en construire un assez grand nombre de nouvelles, — les condamnés restaient sous le coup de jugements tels qu'ils permettaient de les frapper sévèrement par la suite pour les motifs les plus futils.

Pour „complicité simple de haute trahison“ la loi pénale fixe comme minimum de la peine deux ans de reclusion. On condamne maintenant de deux à huit ans de reclusion tous ceux que l'on considère comme des participants inconscients du mouvement insurrectionnel. On s'efforce surtout de „ramener à la société“ les jeunes révolutionnaires. A cette fin on les libère conditionnellement s'ils ont été condamnés à moins de 3 ans. Le libéré doit se présenter une fois par semaine à la police et ne peut quitter son lieu de résidence sans autorisation spéciale. Il doit exécuter ponctuellement les ordres de la police et de ses divers „éducateurs“; ceux-ci ont le droit de le renvoyer au camp de prisonniers sous le moindre prétexte. Un homme „libre“ dans de telles conditions est évidemment privé de toute activité sociale personnelle. Il n'est qu'un esclave, un paria.

Les gardes blancs ouvrirent une instruction spéciale pour étudier l'activité des membres de la fraction social-démocrate du seim finlandais d'avant la révolution et la part qu'ils avaient pu prendre au mouvement révolutionnaire; ce faisant, les blancs recoururent à des procédés particuliers¹⁾. C'est seulement le 16 mai que l'ordre d'arrestation contre les députés social-démocrates fut lancé et qu'ils furent inculpés. En fait les arrestations avaient déjà été opérées dans la mesure où l'on avait pu trouver les députés. Une partie d'entre eux avait déjà été fusillée. Les autres se trouvaient hors des atteintes des gardes blancs, ayant réussi à passer la frontière.

Les membres social-démocrates du seim arrêtés étaient, dans l'idée de la bourgeoisie, les meneurs du mouvement révolutionnaire et c'est ce qui explique pourquoi ils furent gardés avec la plus grande attention, tandis qu'on recherchait contre eux des chefs d'accusation et que l'on constituait un tribunal spécial pour instruire leur procès. Ces mesures étaient nécessaires à la bourgeoisie blanche pour tromper les masses ouvrières ignorantes et inconscientes demeurées en liberté. La bourgeoisie blanche voulait leur faire voir de la sorte que c'était les chefs qui avaient provoqué la révolution et qui étaient par conséquent responsables des malheurs des ouvriers.

¹⁾ Dans la nuit du 2 juillet les députés social-démocrates Youkho, Kuallo et David Lopvetelyannen ont été trouvés morts dans leurs cellules. La version officielle est celle du suicide. *Note du trad.*

Une autre raison aussi incitait la bourgeoisie à prendre des mesures spéciales à l'égard des députés social-démocrates emprisonnés. La bourgeoisie blanche intriguait de concert avec les oppresseurs allemands pour donner un roi à la Finlande. Ce roi devait être choisi par le seim. La bourgeoisie craignait avec raison un refus des social-démocrates de voter pour la monarchie malgré toute la pression qui eût pu être faite sur eux. C'est pourquoi le pouvoir des blancs maintint en état d'arrestation préventive les députés social-démocrates et ne permit même pas à ceux d'entre eux qui le désiraient, de prendre part avec les députés blancs, au débat relatif à l'élection du roi. En outre la bourgeoisie fit arrêter deux membres de la fraction social-démocrate qui se trouvaient déjà en séance, et, en violation formelle de la loi, elle ne procéda pas à des élections pour le remplacement d'une demi-douzaine de députés socialistes assassinés.

L'affaire des députés social-démocrates traîna longtemps. Les débats commencèrent enfin devant un tribunal inférieur. Une dizaine de députés furent condamnés à mort et les autres à de longues peines de reclusion. Mais la cour suprême ne rendit son arrêt qu'en janvier 1919. Les protestations des masses ouvrières dans de nombreux pays firent adoucir quelque peu les condamnations. Elles restèrent pourtant cruelles. Un des députés accusé fut condamné à mort; 6 à la reclusion perpétuelle, 4 à douze ans, 1 à onze ans, 5 à dix ans, 5 à neuf ans, 15 à huit ans et 2 à sept ans. Beaucoup de condamnés appartenaient

d'ailleurs au groupe de ceux qui, avec toute l'habileté des traîtres au socialisme, avaient passé toute leur vie à soutenir la société bourgeoise. La bourgeoisie est aveugle dans sa vengeance.

Quant au sort des milliers de camarades enfermés dans les camps de prisonniers, la bourgeoisie voulut le laisser incertain le plus longtemps possible. La procédure était très lente bien que souvent le sort des révolutionnaires fût décidé en un instant. D'après des renseignements publiés le 25 juillet (1918) il y avait au total dans les prisons finlandaises 50.818 révolutionnaires arrêtés. Sur ce nombre 13.000 furent mis en liberté provisoire, 5.287 furent condamnés à la prison, 4.345 furent condamnés conditionnellement et 723 seulement furent libérés. Quant au nombre des condamnations à la peine de mort nous n'avons pas de renseignements mais elles furent, à en juger par les journaux, assez nombreuses.

A la fin de septembre, les jugements n'avaient pas encore été tous rendus. Les tribunaux chargés de juger les crimes contre la sûreté de l'état avaient encore à examiner 25.820 affaires. La cour suprême avait reçu jusqu'au 15 septembre 43.910 recours en grâce et elle en avait examiné jusqu'au 22 septembre 17.200.

A la fin de l'année dernière et au début de l'année courante, des milliers de révolutionnaires emprisonnés attendaient encore leur condamnation et près de 20 tribunaux blancs travaillaient encore à venger la société de ceux qui avaient osé se lever pour défendre leur droit.



VII. LA BOURGEOISIE RENONCE La plus gran-
AUX ORIPEAUX DE LA DÉMO- de et la meil-
CRATIE. leure partie de
la classe ouvri-

ère finlandaise est maintenant tuée ou emprisonnée. Il y a pourtant encore des ouvriers en liberté, mais la bourgeoisie s'efforce de les enchaîner également le plus solidement possible.

Après les assassinats en masse le gouvernement des blancs sacrifia tout de suite la liberté d'action et de lutte de la classe ouvrière finlandaise. Il obligea le seim à édicter hâtivement une „loi sur les socialistes“. Cette loi donnait au gouvernement blanc et aux gouverneurs le droit de décider si le prolétariat finlandais peut jouir de la liberté de réunion, d'association, de parole et de la presse et dans quelle mesure. Bien entendu, ils décidèrent que le prolétariat finlandais devait être privé de toute liberté. Les réunions ouvrières furent prohibées, la création de nouvelles associations et l'activité des anciennes suspendues, les libertés de la presse et de la parole réduites à une véritable parodie; les déplacements même dépendent de l'arbitraire des blancs. Il n'y a pas maintenant en Finlande de libertés civiles même dans les limites de „l'état démocratique“.

Il convient de noter spécialement que les anciens organes du parti social-démocrate ne

peuvent plus paraître aujourd'hui. Il y a, il est vrai, en Finlande plusieurs „journaux ouvriers“ ou qui s'intitulent „organes social-démocrates“. Ils paraissent avec l'autorisation du gouvernement des blancs et ils ont naturellement un aspect de circonstance. Les social-traîtres qui y collaborent font leur possible pour courber plus encore leur échine déjà si courbée; ils calomnient la révolution et les révolutionnaires; ils salissent le bolchévisme (communisme); ils invitent les ouvriers à une activité paisible et légale et ils sollicitent même du gouvernement blanc des mesures de répression quand la bourgeoisie semble oublier ces mesures ou ne pas vouloir y recourir.

L'ancien mouvement ouvrier finlandais s'était matériellement fortifié avec les années. Il avait des Maisons du Peuple, des fonds, des biens. Les malfaiteurs bourgeois s'en sont aperçus et se sont jetés sur la proie. Les Maisons du Peuple sont maintenant fermées. Les scellés apposés sur leurs portes attestent la dictature bourgeoise. Les meilleurs de ces immeubles sont pris pour les besoins de l'état par les blancs ou tout simplement abandonnés à des bandes qui y organisent maintenant l'oppression de la classe ouvrière et la lutte contre la prochaine révolution.

Beaucoup d'autres biens appartenant à des sociétés ouvrières ont été confisqués. C'est ainsi que beaucoup de typographies ouvrières sont réquisitionnées pour les entreprises d'éditions des blancs. Et les biens ouvriers qui ne sont pas encore tombés entre les mains des riches, sont minutieusement, recherchés.

Les propriétés personnelles des révolutionnaires ou des suspects sont maintenant pillées dans la plupart des cas, — dans la mesure bien entendu où les blancs n'avaient pas eu le temps de le faire auparavant.

Si la liberté de la lutte de classe dont les ouvriers jouissaient auparavant est maintenant annihilée, le capitaliste en revanche exploite désormais librement. Il écarte de son chemin les derniers obstacles. Les associations professionnelles avaient réussi à conclure avec les capitalistes quantité de contrats collectifs. Les clauses de ces contrats n'ont plus maintenant pour les capitalistes aucune valeur. On voit ainsi combien sont illusoirs en réalité les conquêtes partielles de la classe ouvrière, tant que la bourgeoisie conserve le pouvoir.

En même temps que l'on annulait les contrats collectifs, on portait un coup droit à la journée de huit heures. Cette loi était une des meilleures conquêtes ouvrières. Il n'en reste que des débris. La bourgeoisie n'y avait consenti que par force, craignant la révolution. Maintenant, enhardie par sa force brutale elle l'abolit, ouvrant largement les portes à l'exploitation.

Le résultat est clair: la journée ouvrière est allongée. Les salaires sont diminués. L'attitude envers les ouvriers est devenue plus intransigeante. L'exploitation s'est accrue dans des proportions terribles.

Mais les exploiters ne se contentent pas de voler les seuls ouvriers. Ils exploitent et ils volent aussi les journaliers agricoles et les pe-

tits agriculteurs. On chasse ceux-ci de leurs lopins de terre, qui sont pris par le petit capitaliste rural, tous les fruits du pénible labeur du paysan pauvre tombent dans le sac d'écus du capital financier et rural. Ainsi la bourgeoisie se venge de la part prise par les cultivateurs au mouvement révolutionnaire. Le capitalisme compte faire du cultivateur, par le chemin le plus court possible, un ouvrier salarié pour ses champs ou pour ses usines.

De cette façon la bourgeoisie finlandaise, par la force des armes, s'est faite le champ libre pour l'exploitation. Elle compte s'appuyer dorénavant sur cette force armée. A l'aide des baïonnettes elle a organisé une armée sur la base du service militaire obligatoire, comme font les capitalistes dans les autres pays. Elle s'enrichit par les bras des travailleurs et elle compte utiliser ces mêmes bras pour maintenir et accroître sa puissance et sa richesse. La bourgeoisie finlandaise rêve d'un bonheur inespéré. Elle rêve d'une grande Finlande et d'un pouvoir solide. Celle des autres pays faisait auparavant le même rêve...

Mais parmi ses beaux rêves, elle est tourmentée d'inquiétudes. La bourgeoisie finlandaise, par exemple, eut souhaité moins de célérité. Dans son propre pays, elle étouffe toutes les voix sous les balles ou sous les coups de crosse. A l'étranger ses bourreaux répandent de fausses nouvelles complétant ainsi l'action de la censure postale. Le gouvernement des blancs de Finlande craint de donner aux ouvriers du monde

entier la bonne leçon que procure le bourgeois finlandais vu sous son vrai jour. Il a peur de la révolution. Celle-ci l'inquiète. Et ce n'est pas à tort. Car la révolution approche.

oo

VIII. LE NOUVEAU PLÉTISME Nous avons main-
DE LA BOURGEOISIE FINLAN- tenant sous les
DAISE. LA DANSE DE LA yeux un tableau
MORT. d'ensemble de la

Finlande blanche, pays de la dictature et de la terreur bourgeoises. Toute la bourgeoisie s'est unie sur le principe de la réaction blanche. Les capitalistes industriels, terriens, négociants et financiers, dirigent la politique. Les intellectuels de toutes les catégories sont leurs serviteurs. Les poètes et les écrivains leur composent des hymnes. L'église et ses valets leur brûlent de l'encens. Les social-traîtres ne font pas défaut dans ce chœur et continuent avec zèle à pousser les ouvriers dans le marais de la démocratie bourgeoise et du parlementarisme. Tous oppriment le prolétariat révolutionnaire. Tous veulent éteindre son esprit de révolte, l'enchaîner à la roue dorée du capitalisme qu'ils doivent faire tourner au son de l'orchestre bourgeois.

On publie que le ministre autrichien des affaires étrangères a déclaré l'automne dernier au rédac-

teur du journal *Die Monarchie* que „la Finlande s'éveillait en ce moment à un nouveau piétisme“; il voulait dire par là à l'autocratie capitaliste et papiste. La bourgeoisie capitaliste s'y est déjà éveillée en effet en enjambant les cadavres des prolétaires. Nous avons maintenant sous les yeux la terre d'élection de la réaction capitaliste et de la contre-révolution. Les réactionnaires et les contre-révolutionnaires, partout, l'admirent. Les forces de la bourgeoisie réactionnaire et contre-révolutionnaire russe y ont trouvé accès et y complotent maintenant sous la protection des gardes-blancs finlandais.

Eveillée à ce nouveau piétisme, la bourgeoisie se corrompt de plus en plus. Les instincts rapaces du bourgeois prennent chaque jour plus d'influence. La classe dominante et ses instruments dociles sont ivres de pouvoir et de richesses, menant maintenant une vraie ronde folle autour du veau d'or.

Mais cette ronde est la danse de la mort, car le feu révolutionnaire souterrain couve sous la cendre et grandit. La conviction qu'il n'y a pas d'espoir hors de la lutte désespérée contre la terreur capitaliste s'ancre de plus en plus profondément dans l'esprit des masses prolétariennes. Les courants vivifiés du communisme apportent aux pauvres le réconfort d'une force nouvelle. La nécessité de la dictature prolétarienne devient de plus en plus évidente. La force de la révolution croît.

Le prolétariat, dans les ténèbres de la terreur bourgeoise, ne perd pas toute espérance,

car il voit monter à l'horizon les fumées de la révolution et il entend s'approcher le tonnerre. Il attend son tour. Et quand viendra son heure— elle n'est pas éloignée—le „nouveau réveil“ de la bourgeoisie marquera précisément la mort de la bourgeoisie. La main ferme de la révolution, de la dictature rouge et de la terreur rouge anéantiront alors en Finlande la domination des bourgeois rapaces, la domination capitaliste et ouvrira le chemin vers le communisme.



**TYÖVÄENLIIKKEEN
KIRJASTO**

(Traduit du russe par V.-S.)